

Jean-François Chassay
Bertrand Gervais

L'imaginaire, un bref rappel

Les textes qu'on lira dans ce deuxième volume de *Paroles, textes, et images. Formes et pouvoirs de l'imaginaire* résultent d'une double réflexion. Il s'agit, d'une part, de s'interroger sur les pouvoirs de l'imaginaire aujourd'hui, à la fois dans les œuvres produites, mais aussi dans la lecture d'œuvres anciennes; et, d'autre part, de revenir sur les rapports qui s'établissent entre textes, images et paroles. Quels rôles joue l'imaginaire? Comment se stimulent mutuellement des langages différents?

Si l'on considère, comme le veut l'idée reçue, que l'imaginaire désigne ce qui n'est pas réel ou ce qui provient de l'imagination, ses pouvoirs paraissent se limiter au champ psychologique. L'imaginaire permet en ce sens, le temps d'une parole, d'un texte ou d'une image, de faire apparaître des êtres fictifs et des situations inventées qui serviront, dans le meilleur des cas, à tester « des configurations possibles de l'action pour en éprouver la consistance et la plausibilité » (Paul Ricœur).

Par contre, on peut considérer l'imaginaire comme une dynamique et une interface entre le sujet et le monde – autrement dit, comme ce par quoi le sujet ou une collectivité appréhende le monde, l'interprète et le rend signifiant. Il a dès lors le pouvoir de construire notre réalité culturelle, celle-ci devenant le produit de son travail et de son élaboration. En ce sens, il ne s'agit plus de définir simplement une modalité de la fiction, mais de désigner un mode par lequel toute culture se déploie, et par lequel un sujet accède à la culture, lui assurant dynamisme et valeur.

L'imaginaire s'impose dès lors comme un ensemble de signes et de figures, d'objets de pensée, dont la portée, la

logique et l'efficacité peuvent varier, dont les limites et la dynamique sont sans cesse à redéfinir, mais qui s'inscrivent indéniablement au cœur de notre rapport à la culture, au monde et à l'histoire. Ces signes passent par la parole, le texte et l'image, dont il convient de comprendre non seulement les fonctions, mais encore les interactions.

Nous vivons à une époque, comme l'écrit Jean-Jacques Wunenburger dans le premier tome de *Textes, paroles et images*, où « la prolifération culturelle des images favorisée par le développement technologique numérique nous conduit à une inflation vertigineuse des produits. » Cela n'est pas sans avoir de nombreuses conséquences. On peut considérer, objectivement, que l'importance institutionnelle de la littérature s'amenuise parmi les pratiques culturelles contemporaines (en tenant compte de la place qu'elle occupe dans les médias traditionnels), mais on a encore relativement peu pris en compte les bouleversements produits par le numérique, favorisant des échanges renouvelés, dynamiques, entre textes et images. Le livre n'a peut-être plus le pouvoir culturel qu'il avait il y a 50 ou 60 ans – même s'il faut faire attention aux fausses évidences dans ce domaine, en rappelant par exemple que le nombre de titres qui paraissent et la circulation des livres ne cessent d'augmenter –, mais il serait oiseux d'affirmer que la fiction écrite est en perte de vitesse. À côté de ses formes technologiques nouvelles qui transforment nos rapports aux textes, notons le succès des lectures de poésie, des soirées où des conteurs se font entendre, où musique et poésie dialoguent : l'oralité devient, redevient, continue, avec plus d'ampleur, à transmettre une parole. Les écrivains lisent, enregistrent leur texte. La littérature porte des voix, au sens littéral. Sait-on vraiment mesurer ce phénomène ? À cela s'ajoutent d'autres glissements, des transformations exacerbées par le dynamisme de l'image.

On peut se demander en effet ce qu'il en est de la concurrence des imaginaires de l'image et du texte dans les discours critiques contemporains ainsi que dans l'institution littéraire et artistique, prenant pour acquis que la question

de l'idéologie ne peut en être tout à fait absente (à moins de vouloir faire preuve d'une touchante naïveté). Autrement dit, réfléchir sur l'imaginaire implique la prise en compte d'un monde dont les formes, les moyens de production, la réalité du pouvoir ne cessent de se métamorphoser.

Les rapports entre textes, images et paroles se renouvèlent et nous avons voulu marquer l'importance des effets de ces échanges pour l'imaginaire, à l'aune de nos connaissances actuelles. Comment évaluer les rapports et éventuellement les tensions entre documents oral, écrit et iconique dans les études historiques sur les représentations sociales (des mythes aux stéréotypes...)? Ces questions, ces hypothèses ont aidé à dépasser les catégories traditionnelles (texte contre image, diachronie contre synchronie, sphère de grande production contre sphère de production restreinte, etc.) dans le but de proposer une grande diversité de modes relationnels entre texte et image, avec une réelle volonté d'interdisciplinarité et de transhistoricité. Alors que le volume I regroupait des textes qui, pour l'essentiel, analysaient la dynamique qui unit et parfois oppose le textuel et l'iconique, le volume II propose des lectures qui s'arrêtent davantage à l'imaginaire à l'œuvre dans les textes de fiction et leur mode de production des images.

Le deuxième volume regroupe ainsi des textes davantage marqués, au premier chef, par un imaginaire littéraire. René Audet et Annie Rioux, à partir d'ouvrages de Pierre Michon et Enrique Vila-Matas, notent l'importance aujourd'hui de la figure de l'écrivain dans les textes et la représentation de la littérature elle-même, comme s'il s'agissait, par un procédé de mise en abyme, d'insister sur son pouvoir imaginaire. Robert Dion et Frances Fortier montrent l'importance, dans plusieurs textes contemporains, du phénomène des biographies imaginaires, qui réfléchissent également un imaginaire de la biographie. William Moebius s'intéresse également à la représentation biographique, mais en faisant une analyse d'albums jeunesse qui présentent l'histoire et la vision d'hommes adultes blessés, traumatisés par la guerre.

Deux autres articles se tournent plutôt vers la place occupée par l'histoire dans les romans. Celui de Bertrand Bourgeois et Anthony Purdy s'intéresse au détournement de l'archive et à l'imaginaire mémoriel en analysant deux œuvres – un film de Wolfgang Becker et un livre de Régine Robin – mettant en scène une RDA qui n'aurait pas disparu, alors que Jean-François Chassay s'arrête sur un roman qui propose un Robert Oppenheimer imaginaire, réfléchissant par la même occasion sur les effets littéraires des événements qui se sont déroulés à Los Alamos.

Les deux articles qui suivent, celui de Thomas Epstein et celui de Mary Joe Hughes, se penchent sur deux grandes figures de la littérature : Dostoïevski dans le premier cas, plus précisément sur les liens qui unissent voir et croire dans *L'Idiot*, Virginia Woolf dans le second, où l'auteure décèle un imaginaire postmoderne. Richard Bégin s'intéresse plutôt à l'imaginaire post-apocalyptique au cinéma, y voyant l'expression des sentiments de déchéance et de sublime qui seraient vécus par l'homme contemporain. Michel Lisse, quand à lui, s'arrête sur une autre grande figure, mais de la philosophie cette fois, celle d'Heidegger. Mais c'est à travers le regard de Derrida qu'il l'étudie, plus précisément par rapport à l'importance qu'il donne à la main « comme privilège de l'homme. » Moins à un auteur, c'est plutôt à un mouvement, et même à un « ouvroir » que Carole Bisenius-Penin s'arrête dans son texte. L'Oulipo est perçu dans la perspective de sa poétique, et notamment de ce que l'auteure nomme une « algèbre visuelle ». Georges Jacques et Olivier Odaert abordent, dans chacun de leur texte, des corpus qu'on associe généralement, sans doute trop facilement, à l'enfance. Jacques montre comment les contes de Perrault ont encore des résonances très fortes, qui se traduisent par des adaptations multiples chez des auteurs qui ne sont justement pas associés à l'enfance. De son côté, Olivier Odaert revient sur ce grand classique qu'est *Le Petit Prince*, de Saint-Exupéry, en approchant ce qu'il nomme « l'imaginaire infantile ». Puis Rachel Bouvet termine ce périple dans l'imaginaire en nous faisant voyager, littéralement, grâce au roman de Victor Segalen, *Les Immémoriaux*, en

montrant comment le lecteur peut être ébranlé par les effets de défamiliarisation que l'auteur propose.

Davantage axé vers notre contemporanéité, ce deuxième volume offre néanmoins un parcours qui traverse quatre siècles d'histoire de la littérature et des imaginaires fort contrastés.

Cette réflexion à travers l'imaginaire des paroles, des textes et des images existe grâce aux efforts conjugués de plusieurs groupes de recherche, dans différentes universités et différents pays. Résultat d'un colloque qui a eu lieu à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), ce livre dépend d'abord de la concertation très grande qui existe depuis plusieurs années entre Figura, le Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire de l'UQAM, l'Équipe de recherche sur l'imaginaire contemporain, la littérature, les images et les nouvelles textualités (ERIC LINT) et le Groupe de Recherche sur l'Image et le Texte (GRIT) de l'Université de Louvain-la-Neuve. À eux se sont joints, dans cette aventure intellectuelle, le département de littérature comparée de l'Université du Massachusetts, Amherst, le département de langue et de littérature françaises du Smith College (MA), l'Institut International Charles Perrault, le Centre de recherche sur les Imaginaires (Université catholique de Louvain), le Groupe d'Études Enfance-Littérature (GRETEL), ainsi que la faculté de philosophie et lettres de l'Université catholique de Louvain.

Il s'agit d'un vaste chantier sur l'imaginaire d'aujourd'hui, dont les très riches textes que nous retrouvons ici ne peuvent que marquer une étape. La recherche sur les manifestations culturelles de l'imaginaire contemporain inscrit la nécessité de mieux comprendre les enjeux soulevés par les relations entre le texte, l'image et la parole. Elles viennent à la fois déterminer l'imaginaire contemporain et en relever l'agir.